



Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

30 | 2002

Foccart - Entre France et Afrique

Témoignage

Olivier Stirn



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/532>

DOI : 10.4000/ccrh.532

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2002

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Olivier Stirn, « Témoignage », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/532> ; DOI : 10.4000/ccrh.532

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Témoignage

Olivier Stirn

- 1 J'ai été chef de cabinet de Jacquinot, puis de Chirac, avant d'être député. Ensuite, j'ai été dans les gouvernements de Pompidou sous Messmer, et dans tous les gouvernements de Giscard, notamment aux Affaires étrangères, et aux DOM. J'ai énormément de souvenirs avec Foccard, y compris en Afrique, où je l'ai accompagné à plusieurs reprises. Nous avons même inauguré ensemble le Concorde, qui faisait son premier vol en Afrique, à Libreville. Il m'avait demandé de jumeler la ville dont j'étais maire, Vire, avec Franceville, dont Bongo était originaire.
- 2 Je voudrais revenir sur Djibouti. D'abord, on ne peut pas limiter l'histoire de l'indépendance de Djibouti à la biographie d'Ali Aref. Djibouti, était un territoire complexe avec deux ethnies très différentes, les Afars proches des Éthiopiens, et les Issas, proches des Somalis. Il faut savoir que la Somalie voulait conquérir Djibouti, qu'elle estimait du territoire somalien. Ali Aref et Jacques Foccart étaient certes très proches, très intimes. Mais quand j'ai eu en charge de préparer et de réaliser l'indépendance de Djibouti, je ne pouvais pas avoir comme considération unique les services qu'Ali Aref avait rendus. Mme Dubois a dit dans sa communication que Valéry Giscard d'Estaing n'aimait pas Ali Aref parce qu'il avait soutenu Chaban. Ce n'est pas vrai, car je me suis opposé à Giscard quand je lui ai expliqué que, pour l'indépendance de Djibouti, à mon avis, il fallait remplacer Ali Aref, que c'était très difficile d'avoir été l'homme d'une certaine conception des rapports avec la France, et d'être ensuite celui de l'indépendance. La première réaction de Valéry Giscard d'Estaing a été de me dire : « Vous n'y pensez pas. Ce serait indigne de la France ; on ne va pas laisser tomber quelqu'un qui nous a toujours soutenus. ». Il était influencé par Journiac, qui était un homme proche de Jacques Foccart, et d'ailleurs par Foccart lui-même, qui était venu m'en parler.
- 3 Mais j'ai dit au président de la République : « Si vous maintenez Ali Aref, vous aurez un bain de sang à Djibouti. » Tous les témoignages que nous avons localement le prouvaient. « Et à ce moment-là, l'indépendance se fera contre la France, dans les pires conditions. Si vous voulez maintenir Ali Aref contre vents et marées, vous changez de ministre. » Valéry Giscard d'Estaing m'a répondu : « Vous faites ce que vous voulez, mais sous votre responsabilité. » Cela signifiait que si, trois mois après, l'indépendance avait mal tourné,

j'aurais été remercié. Mais j'ai été au bout et je dois dire que Journiac, à partir du moment où Giscard a pris position, a été tout à fait loyal et a appliqué la politique voulue par le Président de la République. On me disait que Hassan Gouled, qui était en effet l'autre homme possible, serait balayé dans les huit jours. Il est resté plus de vingt ans à la tête de Djibouti. On me disait : « Si vous faites l'indépendance dans ces conditions, cela se retournera contre la France. » Et Michel Debré, qui était député de la Réunion, m'a fait une scène dans mon bureau, pour me dire : « Dans six mois, Djibouti sera rouge et vous aurez une tâche rouge sur votre front toute votre vie. » La France est restée présente à Djibouti jusqu'à maintenant, y compris ses militaires, et je pense qu'avoir réalisé l'indépendance sans qu'il y ait de sang versé a contribué à ce que nos positions stratégiques, qui étaient d'ailleurs plus importantes à l'époque, soient préservées.